



HAL
open science

Phénomènes d'acculturation linguistique en Italie ostrogothique (latin et gothique)

Valérie Fauvinet-Ranson

► **To cite this version:**

Valérie Fauvinet-Ranson. Phénomènes d'acculturation linguistique en Italie ostrogothique (latin et gothique). *Ktèma : Civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, 2021, La communication dans l'Empire romain tardif (IIIe-VIIe siècle). *Problèmes linguistiques et interprétatifs*, 46, pp.53-68. hal-03589649

HAL Id: hal-03589649

<https://hal.science/hal-03589649v1>

Submitted on 25 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Phénomènes d'acculturation linguistique en Italie ostrogothique (latin et gothique)

RÉSUMÉ-. Nous ne possédons pas de source qui évoque des difficultés de communication linguistique entre Romains d'Italie et nouveaux arrivants gothiques installés sur des terres dans différentes provinces. Si tous les Goths ne maîtrisaient pas le latin en arrivant, cette langue ne posait plus de problème à la génération suivante. Tout indique que ce sont eux qui se sont adaptés – et non les Romains très majoritaires – en apprenant la langue latine sans oublier la leur pour autant. La famille régnante des Amales a montré l'exemple du plurilinguisme, en gardant dans son bagage culturel le grec, pratiqué pour les plus anciens dans leur vie antérieure dans la partie orientale de l'Empire. Les Romains qui ont appris le gothique dans les catégories dirigeantes sont signalés comme des exceptions et on y voit alors une volonté de manifester son attachement à la cour et le signe d'une fidélité exceptionnelle aux souverains gothiques. La langue est en effet perçue comme l'un des critères auxquels on reconnaît un barbare, avec l'habillement et la religion, sans qu'aucun de ces critères ne soit à lui seul suffisant ni absolu, comme le montrent les sources des royaumes ostrogothiques et vandales ici étudiées.

MOTS-CLÉS-. acculturation, langue gothique, plurilinguisme, latinisation, Amales

ABSTRACT-. Nowadays, there are no sources that mention difficulties in linguistic communication between Italian Romans and new gothic inhabitants who had been set up in different provinces. If all Goths didn't manage Latin when they first arrived, this was no longer the case for the next generation. Everything seems to point out the fact that the Goths were the ones that adapted themselves (and not the Romans that were numerically superior) by learning Latin without forgetting their own language for all that. The ruling family of the Amales showed the example of plurilingualism by keeping in its cultural legacy the Greek language that used to be spoken by the older ones in their previous life within the oriental part of the Empire. Romans who learned gothic within the ruling classes are considered exceptions and did learn this language out of a will of showing their attachment and great fidelity to the gothic courts and kings. The language is indeed perceived as one of the criteria to recognize a barbarian as much as the clothing and religion. Nevertheless, as shown by the sources of the Ostrogothic and Vandal kingdoms studied here, none of these criteria are sufficient nor absolute to identify a barbarian.

KEYWORDS-. acculturation, Gothic language, plurilingualism, latinization, Amals

Qu'entend-on par acculturation ? En l'occurrence des transferts culturels – au sens large du mot culture – d'un peuple à un autre, ici entre les Romains d'Italie et ceux qui se désignaient comme Goths. Dans cet article, le phénomène ne sera abordé que sous son aspect linguistique, on n'abordera qu'en passant et pour appuyer le propos d'autres aspects comme l'habillement, la religion, la culture à proprement parler. La notion d'acculturation est empruntée à l'anthropologie contemporaine et, Alain Chauvot le rappelle, elle évite d'adopter sans distance le point de vue de la culture gréco-romaine qui, se pensant comme dominante, voire exclusive, voyait dans ceux qui ne la partageaient

pas des barbares¹. Il reprend la triple définition de l'acculturation donnée en 1992 par B. Luiselli², qui s'appuyait sur des définitions sociologiques, et c'est à la troisième que correspond la situation du royaume ostrogothique: l'assimilation par immigration, des groupes adoptant progressivement la culture du pays d'immigration. Bien que les Goths soient très minoritaires et que ni eux ni leur langue n'aient laissé beaucoup de traces en Italie, il faut évidemment se demander si l'acculturation linguistique a pu se produire aussi dans l'autre sens et dans quelle mesure.

A. Chauvot souligne que deux approches doivent être combinées pour analyser l'acculturation des barbares: leur degré d'assimilation culturelle d'une part, leur degré d'intégration sociale d'autre part³. Comme je n'envisage dans cette étude que l'acculturation linguistique, je laisserai en général de côté la deuxième approche.

Ni l'identité ni l'identification de ceux qu'on appelle barbares ou peuples germaniques ne reposait sur un seul critère, comme le soulignent bon nombre de travaux, qui remettent du reste en cause la notion même d'identité⁴: l'apparence corporelle et vestimentaire ne suffit pas, au point qu'on peut se poser la question de savoir s'il existait réellement un *habitus barbarus*⁵. Les travaux récents sur «l'arianisme» de ces barbares, terme employé par simplification pour recouvrir des croyances plus diverses, montrent que cette forme de religion n'a pas été brandie comme un étendard de leur identité pour se différencier des Romains par les différents groupes barbares, du moins pas avant le VI^e siècle⁶. L'identification par le moyen exclusif du nom a aussi été remise en cause et, pour en rester à notre période, P. Amory l'a soigneusement illustré par son enquête prosopographique⁷. Comme aucun de ces critères, pas plus que la langue – nous allons le voir –, ne suffit à définir un barbare ou Goth, je serai donc amenée à les croiser.

DES BARBARES QUI PARTAGENT LA MÊME LANGUE ?

On a connu dans le passé, et l'on connaît encore maintenant, toutes sortes de populations gothiques. Parmi elles, les plus puissantes et les plus considérables sont les Goths, les Vandales, les Wisigoths et les Gépides [...] Si tous ces groupes portent des noms divers, comme on l'a indiqué, ils ne présentent, par ailleurs, absolument aucune différence entre eux. Et de fait, ils ont tous la peau blanche, une chevelure blonde, une haute stature et une belle allure. Ils obéissent aux mêmes lois, affichent des croyances religieuses identiques. Ils sont tous ariens et parlent une seule et même langue: le gothique (γοτθική φωνή)⁸.

Les peuples germaniques orientaux, que Procope désigne dans ce texte par le terme générique de Goths, auraient donc partagé une seule et même langue, le gothique. De fait, aucun élément ne semble indiquer que la langue ait été un obstacle pour communiquer entre eux, qu'on pense aux regroupements (Alains et Vandales par exemple), aux échanges diplomatiques, aux mariages royaux « internationaux », au culte arien etc.

(1) CHAUVOT 2016, p. 199.

(2) LUISELLI 1992, p. 327.

(3) CHAUVOT 2016, p. 200.

(4) GHELLER 2017, p. 15-35 résume les débats historiographiques sur cette question, en partant de la remise en cause de WENSKUS 1961. Voir aussi POHL 2005, p. 143-144.

(5) LIEBESCHUETZ 2012, pose la question, pour rouvrir le débat: *Did Barbarians Look Different from Romans?* en réponse aux travaux de P. VON RUMMEL.

(6) FABER 2014 et GHELLER 2017.

(7) AMORY 1997. POHL 2005, p. 142, résume l'impossibilité de se fier à l'un de ces critères.

(8) Procope, *BV*, I, II, 2-5, traduction D. ROQUES.

Il est probable toutefois que Procope simplifie quelque peu les choses. D'abord, le terme « gothique » était générique sous la plume des auteurs grecs et romains de l'époque pour désigner les diverses langues des Germains orientaux qui étaient très proches (gothique, vandale, gépide et burgonde)⁹. Comme le souligne N. Francovich Onesti, il est difficile de savoir si un locuteur de l'une de ces langues, le burgonde par exemple, comprenait facilement un locuteur d'une autre d'entre elles, comme le vandale. Étaient-elles suffisamment proches pour que Procope qui, au milieu de l'armée de Bélisaire, était confronté à toutes sortes de barbares, les range toutes sous l'appellation de gothique ? C'est une possibilité.

On peut aussi envisager une autre explication : la seule de ces langues à avoir une tradition écrite, remontant comme on le sait à la traduction de la Bible au IV^e siècle attribuée à l'évêque wisigoth Ulfila¹⁰, est le gothique à proprement parler. Si des Vandales ou des Burgondes voulaient écrire dans une autre langue que le latin ou le grec, ils devaient écrire en gothique et les textes écrits dans cette langue pouvaient circuler entre les différents royaumes¹¹. Parallèlement, dans le domaine du culte, pour ceux d'entre eux, majoritaires, qui étaient ariens, les Écritures n'étaient disponibles qu'en gothique et il est probable que la langue liturgique ou du moins une des langues liturgiques¹² utilisées dans les églises était aussi le gothique, héritée de la tradition ulfilienne¹³.

Il existait donc un gothique liturgique, sans doute ressenti par les Goths du VI^e siècle comme solennel et archaïque¹⁴, mais toujours usité. Par son usage religieux, par son usage comme langue écrite¹⁵, par son prestige dû aux deux précédents facteurs, la langue gothique à proprement parler était certainement la plus partagée et répandue. On peut supposer que tous les barbares germaniques la comprenaient et osent un parallèle anachronique avec les différentes langues arabes d'aujourd'hui : elles diffèrent selon les pays, mais tous ses locuteurs sont habitués à l'égyptien, parlé dans nombre de productions télévisées, et le comprennent. C'est peut-être de cette manière qu'il faut entendre la phrase de Procope : tous les barbares germaniques comprenaient et pouvaient se faire comprendre en gothique, même si leur propre langue d'origine différait quelque peu. On peut supposer aussi que c'était la langue de commandement qui prévalait dans les regroupements de guerriers hétéroclites, mêlée de termes latins et grecs¹⁶.

Les échanges diplomatiques entre les différents royaumes barbares ainsi que les intermariages devaient être facilités par cette proximité de langue et par le recours au gothique, ce que semble indiquer la lettre adressée entre 506 et 511 par Théodoric au roi des Hérules pour lui annoncer son adoption par les armes et l'inciter à se battre pour lui :

Nous vous envoyons le reste dans la langue de nos pères par nos ambassadeurs, untel et untel, pour qu'ils vous expliquent clairement notre lettre et qu'ils ajoutent ce qu'il faut vous dire pour vous confirmer notre faveur¹⁷.

(9) FRANCOVICH ONESTI 2013, p. 163.

(10) Pour un examen des sources sur cette attribution et de leurs interprétations, voir GHELLER 2017, notamment p. 99-104. Cette traduction aurait eu un but liturgique et théologique plus que missionnaire et est probablement le fruit d'un travail collectif. Les sources ne sont pas d'accord sur l'invention de l'écriture gothique par Ulfila. Elle pourrait être antérieure.

(11) FRANCOVICH ONESTI 2013, p. 159.

(12) Cf. *infra*, à propos de l'usage du latin.

(13) Sur Ulfila, la foi des Goths et les circonstances de la christianisation des Wisigoths, cf. FABER 2014 et GHELLER 2017.

(14) Cf. AMORY 1997, p. 248.

(15) Pour AMORY 1997, p. 247-256, elle n'était plus qu'une langue morte et artificielle, très loin de la langue parlée.

(16) Cf. AMORY 1997, p. 102-108.

(17) Cassiodore, *Var.*, IV, 2, 4 : ... *reliqua per illum et illum legatos nostros patrio sermone mandamus, qui uobis et litteras nostras euidenter exponant et ad confirmandam gratiam quae sunt dicenda subiungant*. Pour ZECCHINI dans GIARDINA et al. 2014, p. 315, il ne s'agit pas de la langue maternelle, mais d'un discours paternel « paterno discorso » parce que le contexte

Par ailleurs, les personnes parlant gothique, grec et latin pouvaient se faire comprendre n'importe où tout autour de la Méditerranée et bien au-delà. C'est ce que dit Cassiodore quand il s'extasie sur la maîtrise de ces trois langues et de ces trois cultures par la reine Amalasonthe, qui lui permet de répondre à n'importe quelle ambassade :

Les différentes nations tirent un grand et nécessaire secours de ce que nul n'a besoin d'interprète pour être entendu de notre très avisée souveraine. En effet, l'ambassadeur ne subit aucun retard et le suppliant aucun dommage à cause des lenteurs du truchement, puisque chacun est entendu dans son langage originel et satisfait par une réponse dans la langue de sa patrie¹⁸.

MULTILINGUISME CHEZ LES AMALES

Le multilinguisme semble avoir été répandu dans la famille de Théodoric. Il connaissait lui-même le grec, ayant vécu à la cour de Constantinople comme otage pendant huit ans dans sa jeunesse. On peut supposer que, même sans avoir été otages, un certain nombre d'Ostrogoths parlaient grec, puisqu'ils vivaient dans la partie orientale de l'Empire, en Mésie¹⁹. C'était certainement le cas de la mère de Théodoric qui se nommait Ereleuva mais portait aussi le nom grec d'Eusebia, reçu à son baptême catholique²⁰. Elle a accompagné son fils Théodoric en Italie où le pape Gélase lui adresse des lettres en latin en 495 et 496²¹.

Aucune source ne dit que le roi aurait eu besoin d'interprète pour parler ou comprendre le latin et on peut raisonnablement supposer qu'il l'avait aussi appris dans sa jeunesse, au moins à Constantinople où il restait la langue officielle de la cour²². Peut-être ne l'écrivait-il pas ou pas très bien, ce qui serait une manière d'interpréter un passage de l'Anonyme de Valois le qualifiant d'*illitteratus*, qui a fait couler beaucoup d'encre²³ : il avait plutôt appris à écrire en caractères grecs à Constantinople²⁴. Ces lignes de l'Anonyme de Valois sont de toute façon sujettes à caution : elles initient la partie de l'œuvre hostile à Théodoric et il semble bien que l'auteur ou sa source lui ait délibérément appliqué une anecdote qui concernait l'empereur Justin²⁵.

est celui d'une adoption et que Théodoric insiste sur le rapport père-fils dans le texte. Il n'exclut pas une allusion à la langue et WOLFRAM 2012, p. 56, va dans ce sens.

(18) Cassiodore, *Var.*, XI, 1, 7 : *Hinc uenit diuersis nationibus necessarium magnumque praesidium, quod apud aures prudentissimae dominae nullus eget interprete. Non enim aut legatus moram aut interpellans aliquam sustinet de mediatoris tarditate iacturam, quando uterque et genuinis uerbis auditur et patriotica responsione componitur.* Cf. le commentaire de F. E. CONSOLINO à *Var.*, XI, 1, 7, p. 139 dans GIARDINA *et al.* 2015 ; et VITIELLO 2017, p. 49 : selon lui, elle aurait pu également connaître la langue des Francs par sa mère, Audoflède, sœur de Clovis. Cf. aussi *Var.*, X, 4, 6.

(19) Denys le Petit est un exemple de « barbare » maîtrisant si bien le grec qu'il traduit en latin un certain nombre de textes écrits dans cette langue, même s'il n'est pas « goth » mais « scythe » : Cassiodore évoque son ami et condisciple dans les études philosophiques en soulignant son origine scythe et son acculturation : *Inst.*, I, 23, 2 : *Fuit enim nostris temporibus et Dionisius monachus, Scytha natione sed moribus omnino Romanus, in utraque lingua ualde doctissimus.* Il y avait aussi de notre temps un moine, Denys, d'origine scythe, mais tout à fait romain par ses mœurs, très cultivé dans les deux langues (traduction personnelle). Denys indique lui-même qu'il avait reçu une excellente éducation et appris le latin auprès d'un évêque de langue latine dans sa région d'origine (*Praefatio ad Iohannem et Leontium*, I, CC, 85, p. 55). *PCBE* 2-1, « Dionysius exiguus », p. 566.

(20) Anonymus Valesianus, 12, 58.

(21) *MGH*, AA, XII, p. 390-391, lettre IV (THIEL, 1, p. 502 ; JAFFÉ, 683, p. 89) et V (*Ep. Coll. Brit.* 46 ; JAFFÉ, 721, p. 93).

(22) BANNIARD 1989, p. 44.

(23) Anonymus Valesianus, 14, 79. Cf. ENSSLIN 1940 ; KÖNIG 1997, p. 58-68 et 182-184 ; ROHR 2012, p. 211-213. Sur l'illettrisme dans l'Antiquité et la sensibilité de l'Anonyme de Valois, cf. DUBUISSON 1991.

(24) FRANCOVICH ONESTI 2013, p. 89, n. 1.

(25) Cf. dernièrement VITIELLO 2020, p. 102-104.

Théodoric n'était pas un cas isolé parmi les rois barbares: ainsi, le burgonde Gondebaud fut éduqué à la cour de Ravenne, au côté de Ricimer, fils du roi suève; le vandale Hunéric fut otage à la cour de Valentinien III en 442 probablement²⁶. D'autres en revanche n'étaient pas romanisés, comme le père d'Hunéric, Genséric, roi des Vandales qui, précise Victor de Vita, répondit par l'intermédiaire d'un interprète aux prélats et notables romains venus le supplier de ne pas les expulser au début de sa domination²⁷. Il est possible toutefois que ce recours à un intermédiaire soit un signe de mépris tout autant que le signe d'une mauvaise maîtrise du latin.

Le cas de la sœur de Théodoric, Amalafride, semble assez similaire à celui de son frère. Elle avait sans doute séjourné à Constantinople durant sa jeunesse: Jean d'Antioche raconte qu'en 487 une sœur de Théodoric, et nous n'en connaissons pas d'autre vivante, fut compagne de l'impératrice Ariane, puis renvoyée par l'empereur Zénon à son frère pour le dissuader d'attaquer Constantinople²⁸. Elle maîtrisait donc nécessairement le grec. Venue avec son frère en Italie où elle séjourna une douzaine d'années avant de partir pour le royaume vandale pour y épouser le roi Thrasamond, elle parlait sans doute latin aussi. On peut supposer que les deux filles aînées de Théodoric, nées d'une concubine en Mésie, parlaient également le grec, outre le gothique. L'une des deux porte du reste un double nom, Ostrogotho Areagni, qui reflète cette double culture: il peut indiquer qu'elle s'était convertie au catholicisme à moins qu'Areagni ne soit un rappel de l'amitié qui liait la sœur de Théodoric Amalafride à l'impératrice Ariane à l'époque de la naissance d'Ostrogotho.

Une éducation poussée et soignée, à la romaine, fut donnée à la génération suivante, représentée par Amalasonthe, fille plus jeune de Théodoric, née sans doute en Italie, et par son cousin Théodahad, fils d'Amalafride, dont Cassiodore vante la culture littéraire, religieuse et philosophique²⁹. Il semble toutefois que ce dernier n'ait eu du grec guère plus que des connaissances rudimentaires³⁰. Cassiodore ne manque en effet jamais de vanter la maîtrise de cette langue dans ses éloges, comme dans le cas d'Amalasonthe, de Boèce ou de Cyprianus³¹, et il ne le fait pas pour Théodahad.

Toutes les princesses amales semblent avoir bénéficié de ce type d'éducation à la romaine, celle du *grammaticus*³², et on peut supposer que l'apprentissage du grec en faisait partie comme dans le cas d'Amalasonthe. En revanche, d'après un texte de Procope³³, l'unique descendant masculin de Théodoric, Athalaric, fils d'Amalasonthe, semble avoir rejeté ce modèle et ne pas avoir su le mettre à profit: «Amalasonthe voulait rendre son fils semblable aux princes romains par son genre de vie et elle le contraignait déjà à fréquenter l'école³⁴»; mais des nobles goths voulaient que le jeune roi soit élevé «à la barbare», c'est-à-dire dans les exercices guerriers avec d'autres jeunes Goths. Pour ces opposants d'Amalasonthe, «les lettres sont pour l'essentiel étrangères à la virilité³⁵». Et ils

(26) Procope, *BV*, I, 4, 13.

(27) Victor de Vita, *Hist. persec.*, I, 18: *Quibus ille per internuntium rabido respondisse ore probatur*. «On sait que Genséric, la rage à la bouche, leur fit répondre par un interprète», traduction S. LANCEL.

(28) Jean d'Antioche., fr. 214, 8 ed. MÜLLER, p. 27.

(29) Cassiodore, *Var.*, X, 3, 4 (*eruditio litterarum*) et 5 (*ecclesiasticis est litteris eruditus*). Pour son instruction philosophique, néo-platonicienne, cf. Procope, *BG*, I, 3, 1 et VITIELLO 2014, p. 119-129.

(30) VITIELLO 2014, p. 25.

(31) Cf. infra pour Amalasonthe et Cyprianus (*Var.*, V, 40, 5). Pour Boèce, cf. *Var.*, I, 45, 3-4.

(32) VITIELLO 2014, p. 45 sq.

(33) Procope, *BG*, I, 2, 6-17.

(34) *Ibid.*, I, 2, 6: Τὸν παῖδα ἐβούλετο τοῖς Ῥωμαίων ἄρχουσι τὰ ἐς τὴν διαίταν ὁμότροπον καταστήσασθαι καὶ φοιτᾶν ἐς γραμματιστοῦ ἤδη ἠνάγκαζε. Traduction personnelle.

(35) *Ibid.*, I, 2, 12: γράμματὰ τε γὰρ παρὰ πολὺ κεχωρίσθαι ἀνδρίας. Traduction personnelle.

poursuivent leur discours en affirmant que Théodoric n'autorisait pas les Goths à envoyer leurs fils à l'école, affirmation qu'aucune autre source ne vient corroborer³⁶.

La sœur d'Athalaric, Matasonthe, semble au contraire avoir su profiter de l'éducation qui lui fut prodiguée : dans un fragment d'un discours écrit par Cassiodore à l'occasion de son mariage avec le nouveau roi des Goths Vitigès, on lit une phrase qui peut faire penser à la sagesse et à l'éloquence de sa mère : « Puisse-t-elle dispenser ses propos avec, dans sa manière de parler, une sagesse qui l'honore³⁷ ».

Il serait étonnant que les princesses amales mariées à des rois étrangers n'aient pas veillé à transmettre leur culture à leurs enfants nés loin de Ravenne. Cette culture était perçue comme une marque de civilisation les distinguant de la barbarie et Théodoric en était fier : à l'occasion du mariage de sa nièce Amalaberge, fille d'Amalafride, il vante l'instruction de cette dernière et considère que c'est une chance pour le royaume de Thuringe dont elle épouse l'un des rois, Hermanfred : « L'heureuse Thuringe possèdera ce qu'a nourri l'Italie, une femme lettrée, aux mœurs éclairées, qu'ornent non seulement sa famille, mais tout autant sa dignité de femme³⁸ ». Il est peu probable que cette femme n'ait pas fait bénéficier ses enfants, Rodelinde et Amalafridas³⁹, de la meilleure éducation possible. Ils durent se réfugier à la cour ostrogothique en 532, quand les Francs tuèrent leur père. Ils y vécurent huit ans et l'on peut supposer qu'ils y arrivèrent en connaissant le latin. Pendant la guerre gothique, ils furent emmenés à Constantinople où Amalafridas devint général et d'où Rodelinde aurait été envoyée comme épouse au roi des Lombards Audoin. Peut-être, comme d'autres membres de la famille, connaissaient-ils le grec.

Nous n'avons malheureusement pas moyen de le faire, mais il serait intéressant de mesurer quel fut l'apport de ces princesses raffinées et cultivées mariées à des rois voisins dans des cours moins évoluées culturellement ou en tout cas moins romanisées que celles de Théodoric. La trace des Ostrogoths se perd après la guerre dévastatrice de reconquête de Justinien, mais le sang des Amales et peut-être leur « bagage » culturel se mêla bien au-delà à celui d'autres lignées. Rodelinde et Amalafridas, dont on vient de parler, enfants d'Amalaberge, étaient cousins de Radegonde, fille d'un autre roi thuringien, un frère d'Hermanfred à la cour duquel elle arriva à l'âge de trois ans, à la mort de son père. Nous savons par des poèmes de Venance Fortunat qu'elle était alors proche de son cousin Amalafridas⁴⁰, mais nous ignorons en quelle langue ils échangeaient enfants.

DES BARBARES QUI PARLENT LATIN

Aucune source ne vient témoigner du fait que les Romains auraient dû, de manière généralisée, faire l'effort d'apprendre la langue des Ostrogoths nouveaux venus devenus leurs maîtres, pas même dans le cas d'une grande proximité. Par exemple, Cassiodore fait l'éloge de Maximus, un *Anicius* qui épousa sous le règne de Théodahad, en 535, une princesse amale dont le nom n'est pas

(36) *Ibid.*, I, 2, 14: Ἐλεγον δὲ ὡς οὐδὲ Θεωδέρικος ποτε Γότθων τινὰς τοῦς παῖδας ἐς γραμματιστοῦ πέμπειν ἐφή. « Ils disaient que même Théodoric ne permit jamais qu'aucun des Goths n'envoie ses enfants à l'école ». Traduction personnelle.

(37) Cassiodore, *Orationum reliquiae*, MGH, AA, XII, p. 480: *Sermonem linguae honora sapientia largiatur*. Traduction personnelle. Sur le sujet, voir VITIELLO 2006, p. 402 et 409.

(38) Cassiodore, *Var.*, IV, 1, 2: *Habebit felix Thoringia quod nutriuit Italia, litteris doctam, moribus eruditam, decoram non solum genere, quantum et feminea dignitate*.

(39) Cf. VITIELLO 2014, p. 45 et *Var.*, IV, 1, 2.

(40) Amalafridas apparaît dans trois poèmes de Venance Fortunat : *Carm.* VIII, 1 : *germine regali pia neptis Herminifredi / cui de fratre patris Hamalafredus adest* « [Radegonde] pieuse nièce d'Herminifred, parente d'Hamalafred, le fils du frère de son père » ; *App. Carm.* I, *De excidio Thuringiae* : Radegonde lui rappelle qu'ils étaient proches dans leur enfance ; *App. Carm.* III : ce dernier poème pleure sa mort.

mentionné⁴¹ : si cet illustre personnage avait connu la langue gothique ou avait dû en commencer l'apprentissage pour accéder à ce mariage vanté comme très honorifique, Cassiodore n'aurait pas manqué de le souligner comme l'un de ses mérites.

Ce sont plutôt les nouveaux arrivants qui se sont adaptés à la langue latine. Un dicton, dont l'origine est attribuée par l'Anonyme de Valois à Théodoric lui-même, pourrait refléter cette attitude : *Romanus miser imitatur Gothum et utilis Gothus imitatur Romanum*. On traduit souvent cette phrase en opposant l'attitude du Romain pauvre à celle d'un riche Goth, mais on peut aussi la comprendre autrement, d'une façon plus subtile : « Un mauvais Romain apprend du Goth (en oubliant l'éducation), un bon Goth apprend du Romain⁴² ».

Les Goths ont dû s'adapter au latin, mais il est impossible d'évaluer la maîtrise qu'ils en avaient à leur arrivée. N. Francovich Onesti⁴³ estime que la première génération arrivée en Italie acquit pour le moins un bilinguisme passif, lui permettant de comprendre, mais pas d'écrire, sauf pour les plus cultivés. Leur latinisation était inévitable, vu leur petit nombre par rapport à la population romaine et le prestige de la tradition latine. P. Amory n'a relevé, dans son enquête prosopographique, aucun cas de personne dont on sait qu'elle ne parlait pas latin et écrit : « The survey shows an enormous number of certain Latin-speakers, a group including every attested Gothic-speaker. Granted, they are attested in Latin sources, but the complete absence of reference to interpreters and the very small number of references to a Gothic language shows that communication was not a problem. We can assume that all inhabitants of Italy spoke Latin or a dialect of it, including the south, where Greek continued to be spoken⁴⁴. » On peut supposer sans grand risque en tout cas que la deuxième génération était pleinement bilingue et citer comme exemple un papyrus signé en 523 de la main d'une femme gothique, Hildevara, en latin : elle était suffisamment instruite dans cette langue pour en maîtriser l'écriture⁴⁵.

Nous savons, grâce aux documents ou annotations de leur main qui nous parvenus, qu'il existait des copistes goths experts et bilingues, tel Viliaric qui mena à bien une édition des *Histoires* d'Orose sur un beau codex de parchemin du VI^e siècle⁴⁶ et y apposa sa souscription ; ou ceux du *scriptorium* de Ravenne qui réalisèrent dans les premières années du VI^e siècle le célèbre *Codex Argenteus*, évangélaire de luxe rédigé en langue et en écriture gothiques, qui nous transmet le texte traduit dans cette langue par Ulfila au IV^e siècle. Il est possible que ce manuscrit ait été l'évangélaire de cour de Théodoric. Ce *scriptorium* produisit aussi un « jumeau » de l'*Argenteus* comportant un texte uniquement en latin correspondant au texte gothique de l'*Argenteus*, le *codex Brixianus*. Ces Goths étaient donc bilingues au point de pouvoir traduire leur évangile et adapter des tournures latines aux tournures gothiques⁴⁷. Une partie du clergé arien devait être bilingue aussi : nous savons par exemple que des glossateurs annotaient en gothique des traités religieux latins⁴⁸. P. Amory va plus

(41) Cassiodore, *Var.*, X, 11, 3-5 et 12, 3-4.

(42) VITIELLO 2020, p. 67 mentionne cette interprétation de KÖNIG 1997, p. 150-151. Cf. aussi ARNOLD 2014, p. 139-140.

(43) FRANCOVICH ONESTI 2013, p. 89.

(44) AMORY 1997, p. 86. POHL 2005, p. 141, est d'avis que le plurilinguisme était courant dans la vie quotidienne dans l'Italie ostrogothique.

(45) FRANCOVICH ONESTI 2013 et Papyrus TjÄDER, I, p. 53 (ce papyrus perdu est publié dans *I Papiri diplomatici, raccolti ed illustrati dall' abate Gaetano Marini primo custode della Bibliotheca Vaticana*, Rome, 1805, n° 85).

(46) Florence, Bibl. Med., LXV, I. Sur Viliaric, son travail et sa *subscriptio* cf. WALLENWEIN 2017, p. 69-72, p. 75-76 et 241-242; tab. VIII.

(47) FRANCOVICH ONESTI 2013, p. 152 et AMORY 1997, p. 249.

(48) FRANCOVICH ONESTI 2013, p. 90 et AMORY 1997, p. 249-250.

loin en supposant que l'église arienne d'Italie antérieure à 476 a sans doute dû faire sien peu à peu l'héritage arien gothique⁴⁹.

Nous avons conservé par ailleurs deux actes rédigés à Ravenne en 538 et 551 qui sont bilingues, écrits en latin et en gothique: le clerc goth de Ravenne qui les a rédigés était capable de transposer en langue et caractères gothiques les formules latines d'un acte de vente; les vendeurs gothiques y ont apposé leur signature en gothique⁵⁰. Dans la dernière phase du royaume ostrogothique, il existait donc toute une catégorie de Goths cultivés et bilingues qui, mettant cet atout à profit, se spécialisaient dans des métiers où le bilinguisme était utile: copistes et réviseurs de textes sacrés, théoriciens de la traduction et écrivains bilingues, clercs qui rédigeaient les actes juridiques... N. Francovich Onesti souligne que cette activité intense témoigne du processus d'échanges latino-gothiques qui a mis les Goths en position de participer à la vie culturelle de l'Occident⁵¹.

Les deux langues ne restaient pas hermétiques l'une à l'autre: des mots gothiques étaient employés par les locuteurs latins, comme le terme technique *saio*, et un certain nombre de mots encore usités en italien en témoignent. De même, le gothique, qui avait déjà auparavant emprunté des mots au latin, était soumis à l'influence de l'environnement latinophone au point d'évoluer dans son orthographe et sa prononciation. N. Francovich Onesti en donne plusieurs exemples, parmi lesquels le passage de la voyelle [e] à [i] et du [ō] au [u] sous l'influence de la graphie latinisée des noms propres⁵².

En revanche, les Romains qui apprenaient la langue germanique étaient vus comme des exceptions: ainsi les enfants de Cyprianus parlent «notre langue», indique le roi Athalaric dans l'éloge du personnage que Cassiodore écrit à l'occasion de son entrée au Sénat: *Pueri stirpis Romanae nostra lingua loquuntur*⁵³. Leur père le parlait aussi, ainsi que le grec (*instructus enim trifariis linguis*) qu'il maîtrisait au point d'avoir été envoyé par Théodoric en ambassade à l'empereur d'Orient, *ad summae peritiae viros*, dont les arguties n'ont pu le confondre⁵⁴. La maîtrise de la langue gothique par des Romains était assez rare pour que le fait soit souligné et apparaisse comme une volonté de manifester son attachement à la cour et comme le signe d'une fidélité exceptionnelle: Théodoric remercie ainsi Cyprianus de lui avoir offert «le cœur de ses fils⁵⁵». En effet, ils ont grandi à la cour, ils s'y sont formés au maniement des armes avec les jeunes Goths et semblent y avoir acquis une apparence «barbare» (*gratia gentilis*), compliment pour le moins surprenant sous la plume d'un Romain⁵⁶:

D'abord, dès leur enfance, on les a connus au palais, ce qui prélude à un éloge considérable. C'est ainsi que tes rejetons, faisant leurs preuves à la manière de l'aigle, ont enduré le regard du roi presque dès leur berceau. Ils resplendissent aussi de la grâce propre à votre peuple et ne se dérobent pas au rude apprentissage des armes qui les façonne⁵⁷.

(49) AMORY 1997, p. 250-251.

(50) FRANCOVICH ONESTI 2013, p. 90. Cf. aussi AMORY 1997, p. 248-256: selon lui, la langue écrite gothique utilisée pour signer par quelques clercs ariens était archaïque et empruntée au gothique liturgique et il n'existait plus de langue gothique vivante écrite.

(51) FRANCOVICH ONESTI 2013, p. 125.

(52) FRANCOVICH ONESTI 2013, p. 95.

(53) Cassiodore, *Var.*, VIII, 21, 7.

(54) *Ibid.*, V, 40, 5.

(55) *Ibid.*, VIII, 21, 7: *filiorum tuorum nobis animos optulisti*.

(56) Sur ce point, cf. le commentaire de A. LA ROCCA dans GIARDINA *et alii* 2016, p. 245. Sur l'apparence barbare, cf. LIEBESCHUETZ 2012, p. 18.

(57) Cassiodore, *Var.*, VIII, 21, 6: *Primum, quod non minimae laudis praestat initium, infantia eorum est nota palatio. Sic fetus tui, more aquilae se probantes, regales oculos ab ipsis paene cunabulis pertulerunt. Relucent etiam gratia gentili nec cessant armorum imbui fortibus institutis*. Traduction personnelle. L'allusion à l'aigle repose sur un *topos*: selon Aristote (*Hist. an.*, IX 34, 620a), repris par de nombreux auteurs (cf. GIARDINA *et al.* 2016, p. 245 pour une liste), les aigles

Quant à leur père, il accompagnait Théodoric dans ses promenades à cheval lors desquelles il lui soumettait d'une manière informelle des requêtes, en tant que *referendarius*⁵⁸. Il avait donc un accès privilégié au roi, en dehors des procédures plus formelles, et jouissait de toute sa confiance, souligne Cassiodore. C'est en tant que *referendarius* qu'il accusa en 523 le sénateur Albinus de haute trahison. On sait que c'est en voulant défendre ce dernier que Boèce, alors *magister officiorum*, fut à son tour accusé, puis emprisonné et exécuté. Il est clair que tous les Romains ne devaient pas partager l'avis positif de Cassiodore sur ce personnage et que sa grande proximité avec le pouvoir gothique symbolisée par l'adoption de la langue des « barbares » et de leur manière d'être n'était sans doute pas vue d'un très bon œil par tous.

Quelques décennies plus tôt, avant la guerre de 469-475, Sidoine Apollinaire se moquait ainsi ouvertement de son correspondant Syagrius⁵⁹ pour avoir appris la langue germanique dans le cadre de sa collaboration avec les Burgondes installés à Lyon. C'était pour Sidoine une idée totalement saugrenue et malvenue, qu'il ne parvenait visiblement pas à comprendre : posséder une nouvelle langue, qui n'est pas ennoblie par la littérature, n'était pas perçu par lui comme un enrichissement, mais comme un risque de déformer un esprit bien formé par les belles-lettres latines et de tomber dans la barbarie :

Je suis profondément stupéfait de voir avec quelle facilité tu as su acquérir la connaissance de la langue germanique. Et pourtant ton enfance, il m'en souvient, a été, comme il sied, nourrie à l'école des belles-lettres et je sais pertinemment que tu as bien souvent déclamé avec fougue et avec éloquence devant ton professeur de rhétorique. Alors puisqu'il en est ainsi, je voudrais que tu me dises par suite de quelles circonstances ton intelligence s'est brusquement pénétrée des accents d'une langue étrangère, pour permettre à l'élève formé, avec le secours de la férule, à la lecture de Virgile et à l'étude harassante de la phrase puissante et abondante du variqueux orateur d'*Arpinum*, de s'élançer aujourd'hui, sous mes yeux, tel un jeune faucon, hors de sa vieille aire. On ne saurait croire quelle belle occasion de rire nous est donnée, à moi et aux autres, quand j'entends dire qu'en ta présence le Barbare redoute de faire un barbarisme dans sa propre langue⁶⁰.

Il se moque ouvertement de Syagrius en jouant sur les mots 'barbarisme' et 'barbare' et en inventant une situation renversée absurde, puisque faire un barbarisme revient à parler comme un barbare jugé incapable de se conformer à une science grammaticale qui est le propre de la culture gréco-romaine⁶¹. Dans la suite du texte, il accentue l'ironie en associant des mots antithétiques (Solon des Burgondes, langue germanique/cœur latin) et, en décrivant son correspondant de façon sarcastique comme un expert de la langue des Burgondes, il lui reproche de faire du zèle en devenant plus

soumettraient leurs petits à une épreuve en les obligeant à voler en regardant le soleil et chasseraient de leur nid ceux qui ne supporteraient pas de le faire. Par une équivalence approximative, le soleil est ici le roi Théodoric et les fils de Cyprien doivent faire leurs preuves sous ses yeux. BJORNLIÉ (*The Variae: The Complete Translation*, 2019, p. 340) n'a pas compris l'image et traduit *aquila* par « standards bearers ». À mon avis, l'emploi du nom *fetus* pour désigner les fils de Cyprianus confirme que l'on a bien ici une métaphore animale.

(58) Cassiodore, *Var.*, V, 41, 3.

(59) « Syagrius 3 », *PLRE II*, p. 1042.

(60) Sidoine Apollinaire, *Ep.*, V, 5 : [...] *quantum stupeam sermonis te Germanici notitiam tanta facilitate rapuisse. Atqui pueritiam tuam competenter scholis liberalibus meminim imbutam et saepenumero acriter eloquenterque declamasse coram oratore satis habeo compertum. Atque haec cum ita sint, uelim dicas, unde subito hauserunt pectora tua euphoniā gentis alienae, ut modo mihi post ferulas lectionis Maronianaē postque desudatam uaricosi Arpinatis opulentiam loquacitatemque quasi de areola uetere nouus falco prorumpas? Aestimari minime potest, quanto mihi ceterisque sit risui, quotiens audio, quod te praesente formidet linguae suae facere barbarus barbarismum.* Traduction A. LOYEN.

(61) Cf. Cassiodore, *Var.*, IX, 21, 4 : *Hac [grammatica] non utuntur barbari reges: apud legales dominos manere cognoscitur singularis. Arma enim et reliqua gentes habent; sola reperitur eloquentia quae Romanorum dominis obsecundat.* « Les rois barbares ne l'utilisent pas; on sait qu'elle ne demeure qu'auprès de ceux qui règnent par la loi. Les peuples [barbares] ont en effet les armes et le reste; l'éloquence ne se trouve que pour favoriser les souverains des Romains » (traduction personnelle). Le roi Athalaric, au nom de qui est écrite cette lettre, se range au nombre de ces derniers.

germain que les Germains. On notera au passage le jugement brutal et définitif sur lequel se termine cet extrait à propos de l'imperfectibilité des Burgondes :

Le Conseil des vieillards germain, courbés par les ans, est stupéfait de te voir traduire ses lettres et te prend comme arbitre et comme juge dans les affaires communes. Nouveau Solon des Burgondes dans l'interprétation des lois, nouvel Amphion dans le jeu de la cithare, mais de la cithare à trois cordes, tu es aimé, recherché, réclamé; tu plais, tu es choisi; tu es appelé à donner ton avis, tu décides, tu es écouté! Et bien qu'ils soient également épais et imperfectibles de corps et d'esprit, ils aiment en toi et en même temps apprennent de toi la langue de leurs pères associée à un cœur latin⁶².

Alain Chauvot souligne que la notion de « barbarie » constitue pour les Romains de la fin de l'Antiquité « l'antithèse des contenus positifs de la culture classique ». Se rapprocher des Barbares en adoptant l'un de leurs usages, qui plus est leur langue, équivaut, aux yeux de Sidoine à une « barbarisation », c'est-à-dire à une « perte de substance de la culture classique due à l'irruption d'éléments externes », métamorphose qui entraîne par ailleurs une forme d'angoisse. La connaissance d'une langue autre que le grec n'est donc pas vue comme un enrichissement, comme on a tendance à le penser actuellement, mais en termes de perte et de menace⁶³.

Cette lettre traduit parfaitement l'état d'esprit d'une partie de l'aristocratie qui refusait de passer au service des rois barbares, état d'esprit qui devait encore exister dans une partie de l'aristocratie romaine d'Italie au VI^e siècle. Elle est aussi une preuve a contrario que certains aristocrates maîtrisaient des langues barbares dès le milieu du V^e siècle et que des Gallo-Romains d'autres milieux apprenaient certainement la langue wisigothique ou burgonde pour mieux communiquer avec ceux auprès de qui ils travaillaient⁶⁴.

La comparaison avec les éléments que nous avons dans d'autres royaumes barbares est instructive: ainsi, en Afrique vandale, ce n'est pas le critère de la langue que Victor de Vita utilise pour distinguer les Vandales des Romano-Africains, mais d'une part, le costume (*habitus barbarus*), bien qu'il y ait des exceptions, notamment parmi les Romains qui travaillaient au Palais et percevaient les *annonae* et *stipendia* dus aux fonctionnaires⁶⁵, et d'autre part, la religion. Et quand l'évêque Cyrila, patriarche des ariens, prétend ne pas connaître le latin pour saboter le débat entre évêques ariens et catholiques, personne ne le croit: tout le monde sait qu'il parle latin et qu'il use d'un stratagème⁶⁶. Mais le fait même qu'il recoure à ce stratagème révèle qu'il existait des membres du clergé arien qui ne maîtrisaient pas le latin à cette époque. Il est intéressant de

(62) *Ibid.*, Ep., V, 5: *Adstupet tibi epistulas interpretanti curua Germanorum senectus et negotiis mutuis arbitrum te disceptatoremque desumit. Nouus Burgundionum Solon in legibus disserendis, nouus Amphion in citharis, sed trichordibus, temperandis, amaris, frequentaris, expeteris, oblectas, eligeris, adhiberis, decernis, audiris. Et quamquam aequo corporibus ac sensu rigidi sint indolatilisque, amplectuntur in ter pariter et discunt sermonem patrium, cor Latinum.* Traduction A. LOYEN.

(63) CHAUVOT 2016, p. 200.

(64) Pour d'autres exemples d'aristocrates romains connus pour avoir reçu de hautes charges d'un roi barbare en Gaule (royaumes wisigothique et burgonde), cf. MATHISEN 1993, p. 125-129. Cf. aussi son chapitre « Conflicting loyalties: collaborators, traitors, and the betrayal of territory », p. 77-85 pour l'analyse des conflits de loyauté dans lesquels les Gallo-Romains pouvaient se trouver pris.

(65) Victor de Vita, *Hist. Pers.*, II, 8-9: c'est au costume que l'évêque de Carthage doit reconnaître les barbares, hommes et femmes, pour leur interdire son église. Passage évoqué par LIEBESCHUETZ 2012, p. 16, parmi les 6 textes qu'il choisit pour affirmer l'existence d'un *habitus barbarus*. Bibliographie vaste et controversée sur le problème de l'identité des barbares et de ses manifestations extérieures; cf. maintenant POHL 2019 et 2020, HEATHER 2019 et WOOD 2019; sur les vêtements des barbares cf. VON RUMMEL 2007, pour qui l'*habitus barbarus* n'est pas propre aux barbares de la fin de l'Empire, mais correspond à l'apparence et aux modes vestimentaires adoptées par la nouvelle aristocratie, souvent militaire, quelle que soit son origine, et se distinguant de l'ancienne aristocratie sénatoriale. LIEBESCHUETZ 2012 réfute cette manière de voir les choses et réaffirme l'existence d'un *habitus barbarus* gardé comme affirmation identitaire par les différents groupes barbares jusqu'au VI^e siècle. On peut lire d'utiles mises au point dans le dossier « Tissus et vêtements dans l'antiquité tardive » du volume 12 de la revue *Antiquité Tardive* (2004): par exemple BARATTE 2004, p. 130; DELMAIRE 2004, p. 201-202.

(66) Victor de Vita, *Hist. Pers.*, II, 55.

noter au passage que les barbares, quand ils voulaient faire preuve de mauvaise volonté, être de mauvaise foi ou simplement se placer en position de supériorité, pouvaient avoir recours à ce jeu sur la maîtrise de la langue : c'est ainsi que le roi wisigoth Euric, qui pourtant parlait latin, répondit dans sa langue, en présence d'un interprète, à l'évêque Épiphanes de Pavie venu à Toulouse en 474 comme ambassadeur de l'empereur Népos⁶⁷.

On voit bien dans ces exemples que l'utilisation de la langue pouvait servir d'arme ou du moins d'instrument dans les rapports de force, soit pour camoufler une faiblesse derrière une feinte ignorance, soit pour renforcer un abus en assénant à la victime l'incompréhension en plus de l'injustice, soit pour ne pas perdre la face.

Dans certains cas, ce sont les occupants barbares qui pouvaient ou auraient pu se retrouver en situation d'infériorité à cause d'une mauvaise maîtrise du latin. Dans son livre magistral sur l'installation des Ostrogoths en Italie, Pierfrancesco Porena reconstitue pas à pas le processus par lequel des terres romaines furent attribuées par la préfecture du prétoire, dirigée par Libérius, aux guerriers gothiques. Seule une organisation remarquable et poussée peut expliquer la manière pacifique dont cette prise de possession se passa. À l'issue de la répartition et de la procédure, le moment crucial était celui de la passation de l'ancien propriétaire au nouveau : les nouveaux propriétaires barbares recevaient alors un acte de propriété, *pittacium*, remis par un *delegator* représentant le préfet du Prétoire. Ce *pittacium* était rédigé en latin. Ce document officiel n'était, pour ceux qui le recevaient, peu habitués au latin juridique et cadastral, pas facile à lire, à interpréter et à défendre devant les propriétaires romains qui devaient leur céder une partie de leur terre et devant les autorités municipales. L'incompréhension aurait facilement été réglée par le recours à la force si le *delegator* n'avait pas été présent pour veiller au bon déroulement de la *traditio corporalis*, transmission des biens, devant les magistrats de la cité, les ex-propriétaires romains, leurs voisins et dépendants. C'est lui qui remettait le *pittacium* au nouveau propriétaire⁶⁸. On peut supposer que des interprètes étaient présents pour faciliter les choses.

UNE LANGUE QU'ON N'OUBLIE PAS

Contraints en quelque sorte à comprendre et à parler le latin, les barbares n'ont pas pour autant perdu leur langue. Nous avons quelques exemples de contextes où ils l'employaient, sans parler de leur vie privée. Tout d'abord, il semble que le culte arien ait été célébré dans cette langue, si l'on en croit Victor de Vita : d'après celui-ci, le roi Hunéric, en réponse à la demande de l'empereur Zénon d'autoriser la désignation d'un évêque de Carthage, présenta l'exigence que « les évêques de notre religion, qui sont à Constantinople et dans d'autres provinces d'Orient, que nos évêques donc aient sur ordre impérial pleine liberté dans leurs églises de prêcher au peuple dans la langue qu'ils veulent et de pratiquer le culte chrétien⁶⁹ ». Une phrase prononcée par les fonctionnaires (*domestici*) de la maison du roi précise qu'il s'agit de « nos évêques qui sont établis en Thrace et autres contrées⁷⁰ » et donc bien d'évêques sinon vandales, du moins barbares.

(67) Ennode, *Vita Epiph.*, MGH, AA, VII, LXXX, § 89-90, p. 95 : *At Euricus, gentile nescio quod murmur infringens, mollitum se adhortationibus eius uultus sui serenitate significat... Taliter tamen fertur ad interpretem rex locutus...* « Mais Euric, murmurant je ne sais quels propos heurtés dans sa langue natale, laisse paraître sur son visage apaisé qu'il a été adouci par ses exhortations... Le roi, dit-on, adressa cependant ces paroles à l'interprète... » Traduction personnelle.

(68) PORENA 2012, p. 126.

(69) Victor de Vita., *Hist. Pers.*, II, 4.

(70) *Ibid.*, II, 24.

Dans le royaume ostrogothique, l'église arienne continua aussi à utiliser la langue gothique, tout en intégrant le bilinguisme, en tout cas dans ses manuscrits : dans le *codex Carolinus*, palimpseste conservé à Wolfenbüttel, le texte de l'Épître aux Romains de Paul est écrit sur deux colonnes, à gauche en gothique, à droite en latin. Le *codex Gissensis*, dont un fragment a été retrouvé en Égypte – détruit pendant la deuxième guerre mondiale, il n'en reste plus que des photos – et qui avait été composé par le *magister* Viliaric, comme le précise l'*explicit*, était lui aussi bilingue⁷¹. On peut penser que ces ouvrages servaient à une double liturgie, en gothique et en latin. De même, chez les Vandales, il est probable que la liturgie n'était pas seulement célébrée en gothique, mais aussi en latin, pour les ariens qui vivaient là avant les Vandales et pour les Romains convertis, puisqu'on sait qu'il y avait des conversions dans les deux sens, de l'arianisme au catholicisme et du catholicisme à l'arianisme. Du reste, une partie du clergé arien portait des noms latins, même si c'est là un critère peu fiable pour identifier l'origine de ces personnes⁷².

Un poème de l'Anthologie latine, *De conviviis barbaris*, se moque de la langue germanique utilisée par des barbares dans un autre contexte, celui d'un banquet, dans le royaume vandale. Ces personnages sont présentés comme trop grossiers pour que la poésie se risque au milieu de leurs interjections dans leur langue natale, conservées dans ce poème. On voit généralement dans ces Goths qui banquettent ceux de la garde de la reine Amalafride, sœur de Théodoric donnée en mariage au roi Thrasamond en 500⁷³. Mais N. Francovich Onesti, s'appuyant sur l'analyse phonétique de ces quelques mots, pense qu'ils appartiennent plutôt à la langue vandale, qui était par ailleurs assez proche du gothique :

Au milieu des « salut!, à boire et à manger! » gothiques,
personne n'ose prononcer des vers dignes de ce nom.
Calliope tremble de s'unir à Bacchus imprégné de vin,
de peur que, Muse ivre, elle ne tienne pas sur ses pieds⁷⁴.

Ce poème fait écho à celui de Sidoine Apollinaire qui déplorait d'avoir à subir la langue germanique et les mœurs culinaires des fédérés burgondes dans les années 460 :

Pourquoi me demandes-tu de composer – en serais-je même capable? – un poème en l'honneur de Vénus amie des chants fescennins, quand je vis au milieu de hordes chevelues, que j'ai à supporter leur langage germanique et à louer incontinent, malgré mon humeur noire, les chansons du Burgonde gavé, qui s'enduit les cheveux de beurre rance? Veux-tu que je te dise ce qui brise l'inspiration? Mise en déroute par les plectres barbares, Thalie méprise les vers de six pieds, depuis qu'elle voit des « protecteurs » qui en ont sept⁷⁵.

(71) FRANCOVICH ONESTI 2013, p. 151. Pour le *Codex Carolinus* (*Codex Guelferbytanus 64 Weissenburgensis*), images et bibliographie dans <<http://www.gotica.de/carolinus.html>> ; pour le fragment du *Gissensis* dans <<http://www.gotica.de/gissensis.html>>. Voir FALLUOMINI 1999, monographie consacrée essentiellement aux feuillets du *Carolinus* où se trouvent le texte gothique et latin; FALLUOMINI 2015, p. 36-38 (*Codex Carolinus*) et p. 35-36 (*codex Gissensis*).

(72) FRANCOVICH ONESTI 2013, p. 158. Pour une bonne et brève synthèse sur les dangers que l'on encourt à se fier aux noms comme critère d'identité, cf. AMORY 1997, p. 87-88.

(73) BERGASA 2016, p. XXXI et p. 108. Procope, *BV*, I, 13 : « Theudéric lui envoya alors sa sœur, et avec elle, à titre de garde personnelle, 1000 Goths de noble origine, qu'escortaient, comme serviteurs, environ 5000 guerriers. », traduction D. ROQUES.

(74) BERGASA 2016, poème 285-285R : *De conviviis barbaris* :
Inter « eils » Gothicum « scapia matzia ia drincan »
non audet quisquam dignos edicere uersus.
Calliope madido trepidat se iungere Baccho,
ne pedibus non stet ebria Musa suis.

(75) Sidoine, *Carm.*, XII, 1-19 (sur les envahisseurs burgondes), traduction A. LOYEN : *Quid me, etsi ualeam, parare carmen / Fescennicolae iubes Diones / inter crinigeras situm cateruas / et Germanica uerba sustinentem, / laudantem tetrico subinde uultu / quod Burgundio cantat esculentus, / infundens acido comam butyro? / Vis dicam tibi quid poema frangat? / Ex hoc barbaricis abacta plectris / spernit senipedem stilum Thalia, / ex quo septipedes uidet patronos...*

Les Goths des générations nées en Italie n'oublièrent pas leur langue maternelle, comme en témoignent non seulement les deux actes conservés sur des papyrus de Ravenne déjà mentionnés, mais aussi deux passages du récit de la guerre contre les Goths d'Italie de Procope. D'abord, lors du siège de Naples en 536, Bélisaire, qui avait envoyé des hommes dans l'aqueduc pour entrer par surprise dans la ville tenue par les Ostrogoths, « ordonna à Bessas de s'adresser en langue gothique aux Barbares de ce secteur pour éviter, cela va de soi, qu'ils n'entendissent un quelconque bruit d'armes. Et Bessas les exhortait à grands cris à rejoindre le parti de Bélisaire en leur promettant pour plus tard une multitude d'avantages. Mais ils se moquaient de lui et lançaient une foule d'invectives contre Bélisaire et l'Empereur⁷⁶ ». Ce Bessas est un officier supérieur originaire de Thrace, probablement l'un des Goths restés là-bas lorsque Théodoric vint en Italie en 488, et déjà officier dans l'armée de Constantinople contre les Perses en 503⁷⁷.

Par ailleurs, lors du siège de Rome par les Goths, près de la porte *Salaria*, Procope rapporte qu'un Romain de l'armée de Constantinople,

un fantassin, complètement confus, tomba dans un profond fossé, analogue à ceux qu'une foule de gens de l'ancien temps ont creusés à cet endroit, je crois, pour la conservation des grains. Il n'osa pas pousser de cri, parce que l'ennemi campait quelque part dans les parages, et il n'était pas capable de se sortir, d'une manière quelconque, de ce trou, car il ne pouvait absolument pas escalader la paroi. Il se vit donc contraint de passer la nuit sur place. Le lendemain, les barbares subirent à nouveau une déroute au cours de laquelle un des Goths tomba dans le même fossé. Alors tous deux en vinrent à fraterniser et à sympathiser puisque la nécessité les y poussait, et ils se jurèrent sous serment de tout mettre en œuvre pour assurer leur sauvegarde mutuelle; là-dessus, ils se mirent à pousser des hurlements extraordinaires. Alors en se guidant sur leur voix, les Goths se penchèrent au-dessus de la fosse et demandèrent qui poussait ces hurlements. Comme les deux personnages en avaient décidé, le Romain garda le silence et l'autre expliqua dans la langue de ses ancêtres qu'il venait de tomber là pendant la déroute, et il leur demanda, pour remonter, de lui faire descendre une corde. Alors les Goths lui lancèrent aussi vite que possible un cordage avec l'idée de le hisser, mais ce fut le Romain qui s'empara de la corde et fut remonté, non sans avoir dit au Goth que s'il était lui-même le premier à remonter, jamais les Goths n'abandonneraient leur camarade, tandis que s'ils apprenaient que seul leur ennemi restait sur place, ils ne s'occuperaient plus de lui: voilà ce qu'il argumenta avant de remonter. Et quand les Goths le virent, ils furent pleins d'étonnement et se trouvèrent fort embarrassés, mais quand ils l'eurent entendu relater toute son aventure, ils remontèrent en second lieu son compagnon qui, naturellement, les informa de l'accord conclu entre eux et des engagements mutuels qu'ils avaient pris. Sur ce le Goth s'en alla avec ses compagnons et ils laissèrent le Romain libre de revenir indemne dans la cité⁷⁸.

On aimerait savoir si le Goth tombé dans la fosse parlait en latin ou en grec avec son compagnon d'infortune du camp adverse et dans quelle langue ce dernier raconta leur mésaventure à leurs libérateurs gothiques! Que cette anecdote soit totalement fantaisiste, comme c'est souvent le cas chez Procope⁷⁹ ou non, elle témoigne de l'emploi du gothique dans les rangs des deux armées: les Goths n'avaient pas oublié leur langue maternelle, qui leur servait aussi de signe de reconnaissance, mais ils pouvaient également communiquer directement avec les Romains qui les entouraient ou ceux qui venaient d'Orient.

Au terme de cet article, nous pouvons souligner quelques points qui ressortent des documents et témoignages dont nous disposons: tout d'abord un phénomène d'acculturation des populations, très majoritairement dans le sens de la romanisation des nouveaux venus, en tout cas pour

(76) Procope, *BG*, I, 10, 10-12, traduction D. ROQUES.

(77) « Bessas », *PLRE* II, p. 226, et AMORY 1997, p. 105 et 364.

(78) Procope, *BG*, II, 1, 11-19, traduction D. ROQUES.

(79) Cf. AMORY 1997, p. 105-106.

ce qui concerne la langue et la culture. L'acculturation dans l'autre sens n'apparaît que très exceptionnellement dans les sources dont nous disposons, mais c'est peut-être parce qu'elles mentionnent essentiellement les membres des catégories sociales les plus élevées et les plus attachées à la culture latine. Il serait bien étonnant que des Romains de plus modeste milieu social n'aient pas appris le gothique pour des raisons pratiques. Pour en revenir à nos sources, à l'exception des *Variae* de Cassiodore, apprendre la langue des barbares ne va pas de soi, dérange, ressemble à une régression ou du moins semble étrange et inconvenant. Cela peut aussi symboliser une collaboration jugée excessive, puisque la langue était l'un des critères de reconnaissance des barbares, avec la religion, la pratique des armes et l'habillement.

Dans les faits, les Goths bilingues ou trilingues avaient là une forme de supériorité sur les Romains et il est assez fascinant de penser qu'il suffisait de parler trois langues pour se faire comprendre dans tout l'empire romain et de tous les peuples germaniques en ces temps de brassage de populations et de fractionnement de l'Empire. Il est notable que les Ostrogoths, malgré leur latinisation au fil des générations, n'aient pas perdu la connaissance et l'usage de leur langue maternelle, très fortement liée à leur identité.

Enfin, nous avons vu que la langue pouvait être utilisée comme une arme pour démontrer sa supériorité et que l'usage de l'une plutôt que d'une autre pouvait reposer sur un rapport de forces : ignorer ou feindre d'ignorer la langue d'un adversaire ou d'un suppliant peut permettre de gagner du temps, de ne pas perdre la face, d'éviter la discussion, d'impressionner, voire d'humilier celui qui ne peut ni comprendre ni répondre.

Valérie FAUVINET-RANSON
 Université Paris – Nanterre
 UMR ArScAn, équipe THEMAM
 valerie.fauvinet-ranson@parisnanterre.fr

Bibliographie

- AMORY, P. 1997, *People and identity in Ostrogothic Italy, 489-554*, Cambridge.
- ANONYME DE VALOIS II, *L'Italie sous Odoacre et Théodoric*, éd. et trad. M. Festy, commentaire M. Festy et M. Vitiello, Les Belles Lettres, CUF, Paris, 2020.
- ARNOLD, J. J. 2014, *Theoderic and the Roman Imperial Restoration*, Cambridge.
- BANNIARD, M. 1989, *Genèse culturelle de l'Europe, v^e-viii^e siècle*, Paris.
- BARATTE, F. 2004, « Le vêtement dans l'Antiquité tardive : rupture ou continuité? », *Antiquité Tardive*, 12, p. 121-135.
- BECKER A., HUNTZINGER, H. (éd.) 2016, *Les « Barbares » des Romains, représentations et confrontations*, Metz.
- BERGASA, I. 2016, *Épigrammes latines de l'Afrique vandale (Anthologie latine)*, Paris.
- CASSIODORE, *Orationum reliquiae*, éd. L. Traube, *Monumenta Germaniae Historica, Auctores antiquissimi*, XII, p. 457-484, Berlin, 1894.
- CASSIODORE, *Variae*, éd. T. Mommsen, *Monumenta Germaniae Historica, Auctores antiquissimi*, XII, Berlin, 1894.
- CASSIODORE, *The Variae: The Complete Translation*, M. S. Bjornlie, University California Press, Oakland, 2019.
- CHAUVOT, A. 2016, « Barbarisation, acculturation et 'démocratisation de la culture' dans l'Antiquité tardive », in Becker, Huntziger 2016, p. 197-226 (= *Antiquité Tardive*, 9 (2001), p. 81-95).

- DELMAIRE, R. 2004, « Le vêtement dans les sources juridiques du Bas-Empire », *Antiquité Tardive*, 12, p. 195-202.
- DUBUISSON, M. 1991, « Lettrés et illettrés dans la Rome antique : l'importance sociale, politique et culturelle de l'écriture », in C. Baurain, C. Bonnet, V. Krings (éd.), *Phoinikeia grammata. Lire et écrire en Méditerranée : actes du colloque de Liège, 15-18 novembre 1989*, Namur, p. 633-647.
- ENNODE, *Magni Felicis Ennodi Opera*, éd. F. Vogel, *Monumenta Germaniae Historica, Auctores antiquissimi*, VII, Berlin, 1885.
- ENSSLIN, W. 1940, « Rex Theodericus inlitteratus? », *Historisches Jahrbuch*, 60, p. 391-396.
- Épigrammes latines de l'Afrique vandale* (Anthologie latine), éd. et trad. I. Bergasa, Les Belles Lettres, Paris, 2016.
- FABER, E. 2014, *Von Ulfila bis Rekkared: die Goten und ihr Christentum*, Stuttgart.
- FALLUOMINI, C. 1999, *Der sogenannte Codex Carolinus von Wolfenbüttel (Codex Guelferbytanus 64 Weissenburgensis): mit besonderer Berücksichtigung der gotisch-lateinischen Blätter (255, 256, 277, 280)*, Wiesbaden.
- FALLUOMINI, C. 2015, *The Gothic version of the Gospels and Pauline Epistles: cultural background, transmission and character*, Berlin – Boston (Mass.).
- FRANCOVICH ONESTI, N. 2013, *Goti e Vandali. Dieci saggi di lingua e cultura altomedievale*, Rome.
- GÉLASE, *Epistulae*, éd. T. Mommsen, *Monumenta Germaniae Historica, Auctores antiquissimi*, XII, p. 390-392, Berlin, 1894.
- GHELLER, V. 2017, « Identità » e « arianesimo gotico » genesi di un topos storiografico, Bologne.
- GIARDINA, A. et al. 2014, *Flavio Magno Aurelio Cassiodoro Senatore, Varie*, t. II (libri III-V), Rome.
- GIARDINA, A. et al. 2015, *Flavio Magno Aurelio Cassiodoro Senatore, Varie*, t. V (libri XI-XII), Rome.
- GIARDINA, A. et al. 2016, *Flavio Magno Aurelio Cassiodoro Senatore, Varie*, t. IV (libri VIII-X), Rome.
- HEATHER, P. 2019, Migration and identity in late antiquity, in *Le migrazioni nell'Alto Medioevo (Atti Settimane LXVI, Spoleto, 5-11 aprile 2018)*, Spolète, p. 83-106.
- JEAN D'ANTIOCHE, *Chronica*, éd. K. Müller, in *Fragmenta Historicorum Graecorum*, V, Paris, 1870.
- KÖNIG, I. 1997, Anonymus Valesianus (*pars posterior*), *Aus der Zeit Theoderichs der Grossen. Einleitung, Text, Übersetzung und Kommentar einer anonymen Quelle*, Darmstadt.
- LIEBESCHUETZ, W.H.G.J. 2012, *Habitus Barbarus. Did Barbarians Look Different from Romans?*, in P. Porena, Y. Rivière (éd.), *Expropriations et confiscations dans les royaumes barbares. Une approche régionale*, Rome, p. 13-28.
- LUISELLI, B. 1992, *Storia culturale dei rapporti tra mondo romano e mondo germanico*, Rome.
- MATHISEN, R. W. 1993, *Roman aristocrats in barbarian Gaul: strategies for survival in an age of transition*, Austin (Tex.).
- POHL, W. 2005, *Die Völkerwanderung, Eroberung und Integration*, Stuttgart – Berlin – Cologne.
- POHL, W. 2019, « Dinamiche etniche nel corso delle migrazioni », in *Le migrazioni nell'Alto Medioevo (Atti Settimane LXVI, Spoleto, 5-11 aprile 2018)*, Spolète, p. 1-21.
- POHL, W. 2020, « Gotische Identitäten », in H.-U. Wiemer, *Theoderich der Grosse und das gotische Königreich in Italien*, Berlin-Boston, p. 315-339.
- PORENA, P. 2012, *L'insediamento degli Ostrogoti in Italia*, Rome.
- PROCOPE, *Bellum Vandalicum*, éd. et trad. H. B. Dewing, The Loeb Classical Library, 81, Londres-Cambridge (Mass.), 1916.
- PROCOPE 2009, *La guerre contre les Vandales*, trad. D. Roques, Les Belles Lettres, La Roue à Livres.
- PROCOPE 1919-1928, *Bellum Gothicum*, éd. et trad. H. B. Dewing, 3 vol., The Loeb Classical Library, 107, 173 et 217, Londres-Cambridge (Mass.).
- PROCOPE 2015, *Histoire des Goths*, trad. J. Auburger et D. Roques, Les Belles Lettres, La Roue à Livres.

- ROHR, C. 2012, «Wie aus Barbaren Römer gemacht werden – das Beispiel Theoderich. Zur politischen Funktion der lateinischen Hochsprache bei Ennodius und Cassiodor», in W. Pohl, B. Zeller (ed.), *Sprache und Identität im frühen Mittelalter*, Vienne, p. 211-217.
- SIDOINE APOLLINAIRE 1961, *Poèmes*, éd. et trad. A. Loyen, t. I, Les Belles Lettres, CUF, Paris.
- SIDOINE APOLLINAIRE 1970, *Correspondance*, éd. et trad. A. Loyen, t. II, Les Belles Lettres, CUF, Paris.
- TJÄDER, J. O. 1982, *Die Nichtliterarischen lateinischen Papyri Italiens aus der Zeit 445-700*, II, 29-59, Stockholm.
- VENANCE FORTUNAT 1881, *Opera poetica*, éd. F. Leo, *Monumenta Germaniae Historica, Auctores antiquissimi*, IV, 1, Berlin.
- VENANCE FORTUNAT 1998, *Poèmes*, t. II, éd. et trad. M. Reydellet, Les Belles Lettres, CUF, Paris.
- VICTOR DE VITA 2002, *Histoire de la persécution vandale en Afrique*, éd. et trad. S. Lancel, Les Belles Lettres, CUF, Paris.
- VITIELLO, M. 2006, «“Nourished at the breast of Rome”: the Queens of Ostrogothic Italy and the education of the Roman elite», *Rheinisches Museum für Philologie* 149-3, p. 399-412.
- VITIELLO, M. 2014, *Theodahad, A Platonic King at the Collapse of Ostrogothic Italy*, Toronto.
- VITIELLO, M. 2017, *Amalasuintha. The Transformation of Queenship in the Post-Roman World*, Philadelphie.
- VITIELLO, M. 2020, in Anonyme de Valois II, *L'Italie sous Odoacre et Théodoric*, Paris.
- VON RUMMEL, P. 2007, «*Habitus barbarus*». *Kleidung und Repräsentation spätantiker Eliten im 4. und 5. Jahrhundert*, Berlin-New York.
- WALLENWEIN, K. 2017, *Corpus Subscriptionum. Verzeichnis der Beglaubigungen von spätantiken und frühmittelalterlichen Textabschriften (saec. IV-VIII)*, Stuttgart.
- WENSKUS, R. 1961, *Stammesbildung und Verfassung: das Werden der frühmittelalterlichen Gentes*, Cologne – Graz.
- WOLFRAM, H. 2012, «Sprache und Identität im Frühmittelalter mit Grenzüberschreitungen», in W. Pohl, B. Zeller (ed.), *Sprache und Identität im frühen Mittelalter*, Vienne, p. 39-59.
- WOOD, I. 2019, «Responses to Migration and Migrants in the Fifth and Sixth-Century West», in *Le migrazioni nell'Alto Medioevo (Atti Settimane LXVI, Spoleto, 5-11 aprile 2018)*, Spolète, p. 177-204.